

Technical Notes / Notes techniques

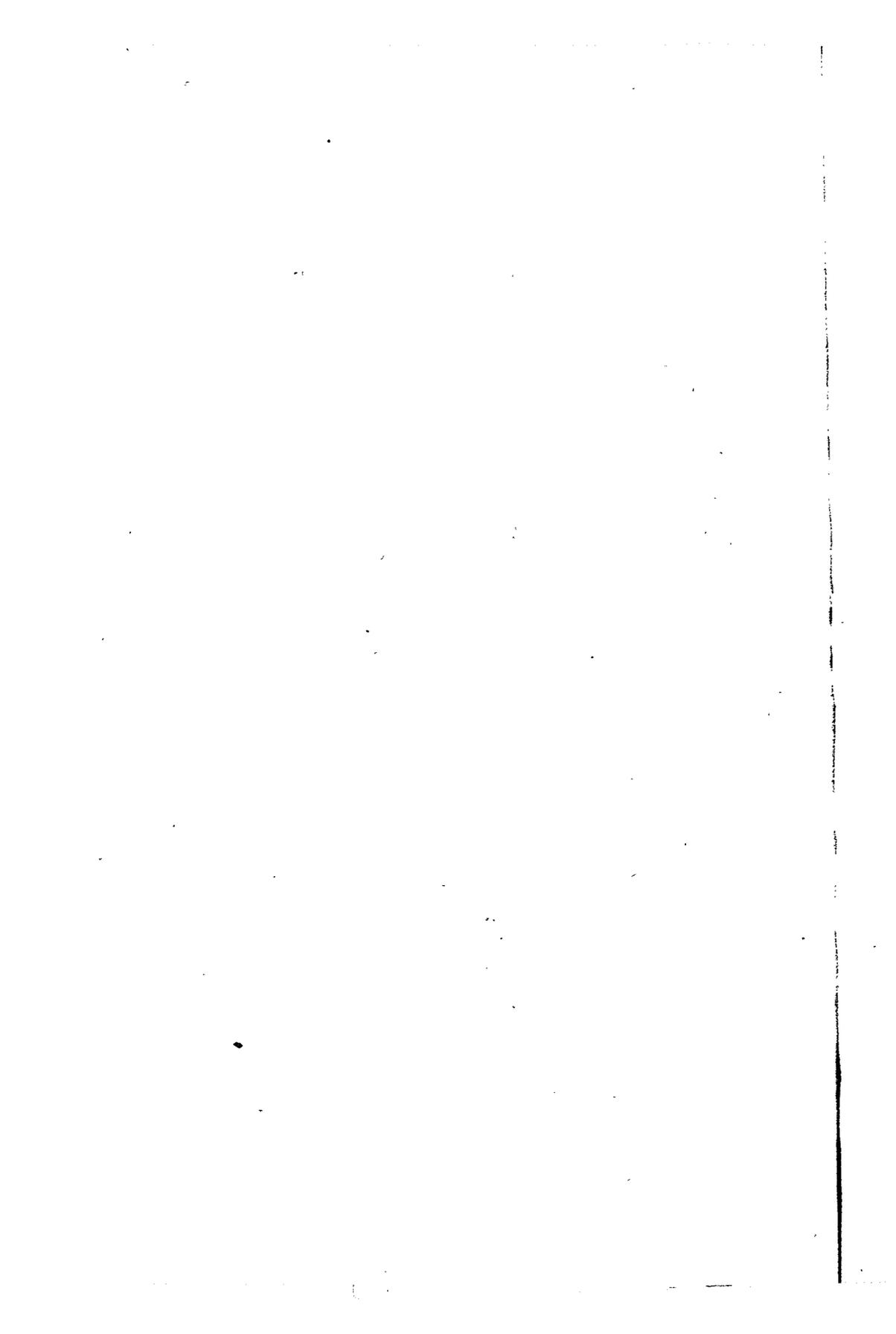
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Physical features of this copy which may alter any of the images in the reproduction are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Certains défauts susceptibles de nuire à la qualité de la reproduction sont notés ci-dessous.

- | | | | |
|--------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers/
Couvertures de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured plates/
Planches en couleur |
| <input type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées | <input checked="" type="checkbox"/> | Show through/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding (may cause shadows or distortion along interior margin)/
Reliure serré (peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure) | <input type="checkbox"/> | Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Additional comments/
Commentaires supplémentaires | | |
-

Bibliographic Notes / Notes bibliographiques

- | | | | |
|--------------------------|---|--------------------------|--|
| <input type="checkbox"/> | Only édition available/
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Pagination incorrect/
Erreurs de pagination |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Pages missing/
Des pages manquent |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input type="checkbox"/> | Maps missing/
Des cartes géographiques manquent |
| <input type="checkbox"/> | Plates missing/
Des planches manquent | | |
| <input type="checkbox"/> | Additional comments/
Commentaires supplémentaires | | |



UNE FÊTE

A

L'IMPRIMERIE DU "CANADIEN."

(Compte-rendu extrait du CANADIEN du 26 décembre 1878.)



Vers 1440, l'inventeur de l'imprimerie, Jean Gutenberg, après avoir exécuté en miniature une presse qui lui parut réunir toutes les conditions de l'imprimerie, telle qu'il la concevait alors, se rendit chez un habile tourneur en bois et en métal pour le prier de l'exécuter en grand.

Le tourneur, avec ce sourire de dédain d'un artisan consommé pour une ébauche, lui dit d'un air un peu railleur :

« Mais c'est tout simplement un pressoir que vous me demandez là, messire Jean !—Oui, répondit d'un ton grave et exalté Gutenberg : C'est un pressoir, en effet ; mais c'est un pressoir d'où jaillira bientôt à flots intarissables la plus abondante et la plus merveilleuse liqueur, qui ait jamais coulé pour désaltérer les hommes ! Par lui, Dieu répandra son Verbe ; il en découlera une

source de pure vérité : comme un nouvel astre, il dissipera les ténèbres de l'ignorance et fera luire sur les hommes une lumière inconnue jusqu'à présent. » Le tourneur qui ne comprit rien à ces paroles, exécuta la machine et la rapporta au monastère d'Arbogaste.

Ce fut la première presse.

Nous devons ce charmant bouquet à Lamartine, qui a écrit la vie du célèbre inventeur de l'imprimerie, Jean Gutenberg.

Lundi soir, s'il avait été donné à Gutenberg et à l'habile tourneur qui a exécuté la première presse, d'être témoins de la belle démonstration des enfants de la case, qui avait lieu dans nos ateliers en l'honneur du patron de l'établissement, M. L. G. Desjardins, Gutenberg aurait certainement tressailli de bonheur en entendant toutes les

PN 49.9

Q83

035

— 2 —

belles et bonnes paroles qui ont été dites en cette occasion, pour la plus grande glorification de la Presse. Puis, le tourneur, qui ne comprit rien aux paroles de l'inventeur, aurait compris, cette fois, toute la portée du pressoir qu'il exécuta alors.

Vers quatre heures, lundi après-midi, la grande salle de composition de nos ateliers se trouva tout à coup transformé en un palais enchanteur. On aurait dit qu'une fée avait, de sa baguette magique, fait surgir

tout à coup, une table somptueusement servie éclairée de mille jets de lumières.

Tout le personnel, au nombre de quarante, acclama, avec de chaleureux vivats, M. L G Desjardins, lorsqu'il fit son entrée dans la salle.

Alors, M. J. N. Duquet, gérant en chef des ateliers du *Canadien*, au nom de tout le personnel, lut l'adresse qui suit.

HOMMAGE D'ESTIME ET DE RECONNAISSANCE

Louis Georges Desjardins, Fondateur,

Propriétaire-Editeur et l'un des Rédacteurs du "Canadien."

MONSIEUR,

Nous venons aujourd'hui, aux derniers jours de l'année mémorable de 1878, vous offrir nos hommages d'estime et de reconnaissance, convaincus d'avance que vous accepterez avec plaisir les faibles cadeaux qui les accompagnent, non pas pour leur valeur, mais comme venant du cœur d'ouvriers qui vous estiment sincèrement ; ne regrettant qu'une chose, de ne pouvoir vous présenter des objets d'une valeur encore plus considérable.

Nous avons la conviction que vous saurez reconnaître et apprécier notre démarche sous son véritable point de vue.

Depuis l'année 1875, nous vous avons suivi pas à pas, d'abord comme co propriétaire du *Canadien*, et, depuis 1877, comme seul propriétaire de la plus ancienne et l'une des plus importantes feuilles françaises de la Puissance du Canada, laquelle a porté toujours bien haut le drapeau national, sur lequel est inscrit en lettres d'or la devise : *Nos Institutions, Notre Langue et Nos Lois !* devise que le peuple canadien-français eut le bon esprit d'adopter comme sienne, lors de la fondation de la Société St. Jean-Baptiste.

Ayant été témoins oculaires des luttes gigantesques qu'il vous a fallu soutenir, afin de renverser les nombreux obstacles qui se multipliaient sans cesse sous vos

pas, nous sommes en mesure d'apprécier aujourd'hui tous les sacrifices que vous avez dû vous imposer et reconnaître combien de fatigues vous avez dû essayer pour maintenir à flot, au milieu de la tempête, le plus ancien établissement de la presse française en Canada.

De même qu'il n'est pas de ciel sans nuages, vous deviez donc compter, Monsieur, que vous auriez à subir, en devenant propriétaire du *Canadien*, plus que des nuages, que vous auriez à lutter même contre des ouragans dans toute leur violence : vous peut-être, plus que tout autre. Car l'homme qui s'élève sur l'échelle sociale, à l'aide seule de son énergie, de sa persévérance et de son mérite, soulève contre lui autant d'envieux et de jaloux, qu'il rencontre d'êtres à esprit étroit, incapables d'arriver par eux-mêmes à ces positions qui font l'admiration de tous les hommes au cœur large et droit, qui savent toujours applaudir au mérite, sans jamais regarder si celui qui possède ces bonnes qualités est sorti d'une famille aristocratique ou d'une des familles des plus humbles de la société.

Nous formons tous les jours des vœux bien sincères pour le succès et le triomphe de votre établissement et de la feuille dont vous êtes le propriétaire.

Nous vous disons aussi que nous avons trouvé toujours en vous un patron qui a

su reconnaître cette grande vérité : Que c'est toujours des bons rapports et de la bonne intelligence qui existent entre le maître et l'ouvrier, que découle invariablement le progrès des différents corps de métier, ainsi que le bien-être moral et matériel dont jouissent l'un et l'autre.

L'ouvrier intelligent comprend très-bien que plus la prospérité de son patron est grande, plus aussi il a l'espoir d'être bien traité et de trouver un emploi constant et à la fois plus lucratif ; surtout quand ce patron connaît bien la voie rétrécie, et souvent si difficile, que parcourt sans cesse la grande famille des classes ouvrières.

Partant de ce principe, laissez-nous vous dire, Monsieur, que nous reconnaissons en vous plus qu'un patron : vous êtes un ami ; oui, un véritable ami, comme le cœur de tout homme bien né seul est capable de l'être.

De notre côté, veuillez croire, Monsieur, à notre plus vif attachement et à notre plus sincère affection. Plus que cela, vous pouvez, comme par le passé, compter sur notre dévouement à seconder vos nobles efforts, pour faire de l'établissement du *Canadien*, un des ateliers le plus prospère de la Province de Québec.

Dans les objets que nous vous présentons aujourd'hui, comme gage de notre affection, vous reconnaîtrez dans le *triple lustre*, l'emblème de la lumière que la Presse a la mission de répandre dans l'intelligence de tous les peuples de la terre. Puis, dans le *pot-à-l'eau*, en argent ciselé, celui de cette source limpide vers laquelle se dirigent tous ceux qui désirent se désaltérer à la coupe de la vérité des grands principes, toujours en harmonie avec les saines doctrines.

Quant au *bouquet*, aux milles fleurs odoriférantes, nous vous le présentons pour votre aimable et digne épouse, Madame Desjardins, comme l'emblème de la plus tendre affection dont elle sait vous entourer, et de tous les charmes qu'elle répand sans cesse au milieu de votre aimable famille.

Québec, 23 décembre 1878.

DÉPARTEMENT DE LA COMPOSITION.

Joseph-Norbert Duquet, Gérant en chef des ateliers du *Canadien* ; Pierre Oct. Laurencelle, Prote du *Canadien* ; Siméon Dugal, Prote des ouvrages de ville ; H.-Zéphirin Dinel ; Ed.-Edmond Dugal ; J.-L.-Philius LaRochelle ; J.-Alfred Côté ; Philius Drolet ; Camille Trudelle ; Téléphore Côté ; Siméon Frédéric ; Jean Gaboury ; J.-Hector Poitras ; Elzéar Alarie ; Edmond Rosa ; Napoléon Maheux ; Joseph Bourret ; David Boivin ; Félix Pichette ; Edouard Pichette ; Joseph Blanchard ; Eugène Côté ; Napoléon Ménard ; Philius Letarte.

DÉPARTEMENT DES PRESSES.

Télesp. Fournier, prote des presses ; Napoléon Tarte, directeur de la distribution du journal ; Alfred Caron ; Onésiphore Corriveau ; Uldéric Larue ; Rodolphe Martel, ingénieur.

DÉPARTEMENT DE LA RELIURE.

Elmina Tardif, directrice ; Délina Tardif ; Céline Tardif ; Exilda Tardif.

BUREAU DE LA COMPTABILITÉ.

Louis-J. Demers, premier comptable ; Alphonse-A. Demers, assistant-comptable ; Edmond Lacasse, commissionnaire.

BUREAU DE LA RÉDACTION.

Joseph Israël Tarte, rédacteur en chef ; Jules P. Tardivel, rédacteur ; G.-Alphonse Desjardins, rédacteur.

M. Desjardins, vivement ému, répondit dans les termes suivants :

“ Messieurs et mes amis,

Je suis tellement sensible au bienveillant témoignage d'estime dont je suis l'objet de votre part, et aux chaleureuses paroles de confiance et d'amitié de votre aimable adresse, que je ne sais vraiment pas quelles expressions employer pour rendre ce que j'éprouve en ce moment. Depuis trois années et demie nous avons tous ensemble été les compagnons journaliers de travaux importants. Lorsque, il y a près de deux ans, j'ai dû assumer, en devenant le propriétaire du *Canadien*, la tâche de faire surnager cet établissement à travers les mille écueils dont il était entouré, j'aurais peut-être hésité devant l'épreuve, si je n'avais su que je pouvais compter sur votre concours actif et sur votre dévouement de tous les jours. Je suis heureux de constater avec vous qu'un succès très satisfaisant, surtout si l'on considère l'intensité de la crise commerciale actuelle, a couronné nos efforts communs. Cependant, je vous avoue, en toute franchise, que vous faites ma part bien trop grande dans le mérite de ces bons résultats. Je les dois principalement à l'appui que tous vous m'avez constamment prêté, à votre assiduité au travail, à l'intérêt quotidien que vous avez pris au progrès de cette maison. J'ai toujours trouvé chez les typographes un zèle de tous les instants à bien remplir leurs devoirs ; chez les jeunes messieurs chargés de la comptabilité, et du soin d'une caisse qui a le tort de ne jamais déborder, la plus grande bonne volonté unie à une expérience prématurée et à une sagesse qui a devancé l'âge ; chez les membres de la rédaction, le désir continuel et la belle ambition de faire du *Canadien* l'un des principaux journaux français de la Puissance. Obligé, en ma qualité de propriétaire-éditeur de cette feuille, de faire circuler, dans les solides institutions financières de Québec, certains petits carrés de papier pour lesquels j'ai la plus tendre affection pen-

dant leur absence qui dure généralement trois mois, ne les oubliant jamais, sans cesse occupé à leur préparer le plus bienveillant accueil le jour où ils reviennent au bercail pour n'en plus sortir, j'ai un moyen particulier d'apprécier le grand avantage d'une vigoureuse et saine rédaction. Ma liste d'abonnés est, sous ce rapport le baromètre de cette température que l'on appelle l'opinion publique. Si elle avait baissé, j'aurais dit, avec raison je crois, que le froid se faisait autour du *Canadien*. Il n'y a rien de désagréable comme le froid de l'indifférence. Il a déjà fait succomber bien des journaux, détruit bien des amitiés, éteint bien des cœurs autrefois affectueux.

Le *Canadien* n'a rien à craindre de ce côté. Depuis 1875, sa liste d'abonnés a constamment augmenté, et je conclus, sans effort de raisonnement, qu'il jouit de la confiance publique, que la chaleur de l'estime populaire lui conservera une vie forte qu'il consacra avec persévérance à la défense des droits d'une nation libre, et à travailler avec énergie au progrès de notre nationalité et du pays en général. Un nouvel abonné, c'est quelques piastres de plus versées dans la caisse ; c'est une ressource de plus pour payer votre travail, et pour rappeler au foyer paternel l'un de ces petits êtres dont je viens de vous parler.

C'est une progéniture inquiétante que celle des billets promissoires. Seuls, ceux qui connaissent les anxiétés qu'elle occasionne, savent combien est sensible au cœur du père l'éloignement du nouveau-né. Ce qui lui cause des angoisses, ce n'est pas tant la longueur de l'absence dans un âge aussi tendre, que l'incertitude du retour. Il est confié à des personnes sages et très expérimentées. Elles en ont un soin tout particulier. Elles entourent son berceau d'une triple muraille. Qu'il tonne, qu'il grêle, il est en lieu sûr. Mais reviendra-t-il sain et sauf, se demande cent fois l'infortuné père ? Reparaitra-t-il au foyer sans blessures ? Le jour de la délivrance arrivé, il sera au poste attendant la visite impres-

sée de l'auteur de ses jours. Si ce dernier n'arrive pas à temps, le petit ne retournera pas à la maison sans être doublé d'un protêt en bonne et due forme.

Ce sont des malheurs que j'ai toujours voulu éviter, autant pour le crédit du père que pour la santé de l'enfant. Mais la tâche en est parfois difficile dans ce temps de gêne générale, et j'en ai sauvé plusieurs du naufrage, juste au moment où la loi inexorable allait prononcer l'arrêt fatal et mettre le stigmate au front pur du délaissé.

L'abonné n'est pas seulement celui qui contribue de ses deniers au soutien d'un journal. Il faut le juger dans un ordre d'idées beaucoup plus élevé. Le bon lecteur, c'est l'homme qui veut s'instruire, qui s'intéresse à l'avenir de son pays, qui se renseigne sur ses affaires, qui prend part avec patriotisme aux luttes politiques, qui cherche le bien, désire la vérité, et souhaite se qualifier le plus possible à bien remplir les devoirs du chrétien, du père de famille, du citoyen.

Nous sommes donc tous parties à un noble travail, puisque chacun de nous contribue, dans l'humble mesure de ses forces, à la grande œuvre de l'éducation morale et politique de nos compatriotes. Soyons heureux si, par la feuille que nous livrons tous les jours à la publicité, nous pouvons, nous aussi, éveiller quelques aspirations patriotiques dans leurs cœurs si franchement ouverts à tous les nobles sentiments.

Laissez-moi vous dire, mes amis, que je suis très flatté et très honoré de l'estime que vous me témoignez avec autant de bienveillance, parce que je vois, par ce témoignage, que les rapports que nous avons eues ensemble ont eu pour résultat de créer entre nous des liens d'amitié et de sympathies qui, je l'espère sincèrement, existeront toujours. Depuis le jour où je suis devenu votre chef et votre patron, mon désir de tous les instants a été d'adoucir votre tâche, et de vous la rendre plus agréable, tout en veillant

avec scrupule à l'accomplissement du devoir de chacun de vous.

Pour savoir si j'ai plus ou moins réussi, je suis heureux de m'en rapporter à votre appréciation, dans laquelle s'est peut-être glissée, à votre insu, une trop grande somme de générosité à mon-égard. Entre vous, typographes, et moi, M. Duquet, votre chef, a toujours été l'interprète fidèle et de votre bonne volonté et de mes sentiments. M. Duquet est un vieux troupier de l'imprimerie. Il est rivé au *Canadien* qui lui doit de la reconnaissance pour de nombreux services. Vous connaissez son dévouement pour les classes ouvrières dont il s'honore, et avec orgueil, d'être l'un des membres. Je sais qu'il a étudié avec soin quelles doivent être les relations du patron et de l'ouvrier pour qu'ils y trouvent, tous deux, leur avantage et le succès qui les intéresse également l'un et l'autre. Je suis heureux des efforts qu'il fait tous les jours pour vous dire, sur cet important sujet, ce qu'il a appris par une étude spéciale, et surtout par une expérience de trente-cinq années.

Comme vous le dites si bien dans votre adresse, dans tout établissement industriel, les intérêts de l'ouvrier et du patron sont intimement liés. N'allez jamais supposer un seul instant que l'ouvrier puisse trouver une minute de prospérité dans l'amoindrissement du succès de son patron, par des exigences que les temps, l'état des affaires en général, ne sauraient justifier.

Je connais l'excellence de vos vues sur ce sujet, et soyez certains que de ces saines idées est découlé le secret de la bonne entente et de la cordialité qui ont toujours existé entre vous et moi. Au nombre des bons exemples que le *Canadien* est appelé à donner, devoir qu'il remplit avec tant de fidélité—soit dit sans éveiller les susceptibilités de ses confrères avec lesquels il échange quotidiennement de fraternels coups d'épée—l'un de ceux auxquels je tiens le plus, c'est celui d'un établissement industriel

où les ouvriers et le patron se distinguent par une confiance, un estime et un respect réciproques et mutuels.

Tel a été l'établissement du *Canadien*, tel il sera, je le désire, je le souhaite, je le veux. Il le sera parceque vous êtes de bons et fidèles ouvriers, et parceque, de mon côté, je m'efforcerai sans cesse de répondre à la générosité de vos sentiments par la bienveillance des miens.

Il y a, de plus, entre vous et moi, ce lien de sympathie qui doit toujours exister entre ceux qui n'ont pas connu les avantages et les dangers de la fortune, quelles que soient les carrières qu'ils embrassent, et les positions auxquelles ils parviennent dans le cours de la lutte de cette vie.

Peut-être avez-vous quelquefois regretté de ne pas être nés au sein des richesses. Permettez-moi un conseil : ne donnez jamais asile dans votre cœur à ce sentiment. Si jamais il y pénètre, consolez-vous à la vue des nombreuses épaves que vous voyez tous les jours ballottées sur la mer du monde, après avoir connu les vents les plus favorables de la fortune.

Un seul chemin conduit infailliblement au bien-être, à la bonne renommée, à la petite somme de bonheur possible ici-bas, c'est celui de l'honnêteté, du travail constant, de la persévérance, de l'économie. Suivez-le courageusement et vous arriverez au but de la légitime ambition de tout homme de cœur.

Des travaux de mes confrères de la rédaction du *Canadien*, je ne saurais trop me féliciter. Mes abonnés et le public en général me prouvent, par leur encouragement, qu'ils savent les apprécier à leur juste valeur. Je dois des remerciements à M. Tarte, à M. Tardivel, et aussi à mon frère, M. Alphonse Desjardins.

C'est un grand honneur pour nous, — pour eux et pour moi — d'être les directeurs de la première feuille publiée en langue française au Canada. L'histoire du *Canadien* s'identifie à celle de

nos luttes nationales et politiques. Sans rappeler un à un ces beaux souvenirs et les noms des hommes célèbres qui ont illustré sa carrière féconde, qu'il me suffise de répéter que ce journal qui nous est cher a toujours été, aux jours des plus grandes épreuves du peuple canadien-français, au premier rang de ses défenseurs les plus dévoués. N'oublions pas qu'il est entre nos mains un dépôt précieux transmis par plusieurs de nos gloires nationales. En le prenant, nous avons accepté l'obligation de le guider comme un bon soldat sans peur et sans reproche, dans le droit sentier de l'honneur et du patriotisme.

Je vous ai parlé des bons amis du *Canad. en*. Je suis heureux que M. Cyrias Pelletier soit ce soir au milieu de vous pour les représenter. Je le remercie d'avoir assisté à cette fête de famille. Je lui rendrai le témoignage de dire qu'il est le type de la franche et sincère amitié, et sa présence ici me flatte autant qu'elle m'honore.

Je n'oublie pas qu'il y a dans l'établissement quatre jeunes filles, modèles de douceur et de vertu. Elles ont bien voulu signer votre adresse et contribuer généreusement au cadeau que vous me présentez. Je les en remercie.

Pardonnez-moi, Messieurs et mes amis, la longueur de ces remarques. et permettez-moi de vous remercier du fond du cœur pour votre témoignage d'estime et pour les bonnes paroles de votre adresse. Je vous remercie beaucoup pour la mention que vous faites de Madame Desjardins, et pour les souhaits que vous formez pour son bonheur et celui de ma famille. Soyez certains qu'elle sera sensible à cette marque de bienveillance de votre part, et je puis, par anticipation, vous prier de répéter à vos épouses et à vos familles l'expression de ses profonds sentiments d'estime et de respect, et les souhaits qu'elle adresse au ciel pour leur bonheur et leur prospérité ainsi que pour les vôtres.

Nous conserverons, dans ma famille,

ces objets, que j'accepte avec un bien vif plaisir, comme le souvenir ineffaçable des bons rapports que nous avons eues ensemble et qui, je l'espère avec confiance, dureront encore des années et des années."

Après la réponse de M. L. G. Desjardins, qui fut couronnée d'un redoublement de vivats, tous les convives, en y comprenant les membres du bureau de la rédaction, plus M. Cyrias Pelletier, avocat, et l'un des meilleurs amis du bureau, s'en donnèrent à qui mieux mieux. La gaieté la plus franche brillait sur toute la ligne et ce fut un feu roulant de bons mots, de reparties et de discours remplis de traits instructifs qui durèrent jusqu'après huit heures du soir.

Après la première santé qui fut portée au patron de l'établissement, vint celles à la rédaction et à la

presse, à M. C. Pelletier, avocat, au gérant en chef de nos ateliers, à la comptabilité, aux dames, à Gutenberg, aux bons rapports qui doivent exister entre le maître et l'ouvrier, au personnel de nos ateliers, etc., etc.

Toutes ces santés furent reçues avec d'enthousiastes applaudissements.

Le souvenir de cette belle démonstration, en faveur de M. L. G. Desjardins, restera gravé en caractères ineffaçables dans l'esprit de tout le personnel du *Canadien*.

Joseph Norbert DUQUET.

26 décembre 1878.

46717
70

, au
à la
ent
ier,
etc.,

ies
sse

ns-
es-
res
le